2me ANNÉE—No 17 LE NUMÉRO, 8 CTS SAMEDI, 5 DÉCEMBRE 1903

Le Journal de Françoise

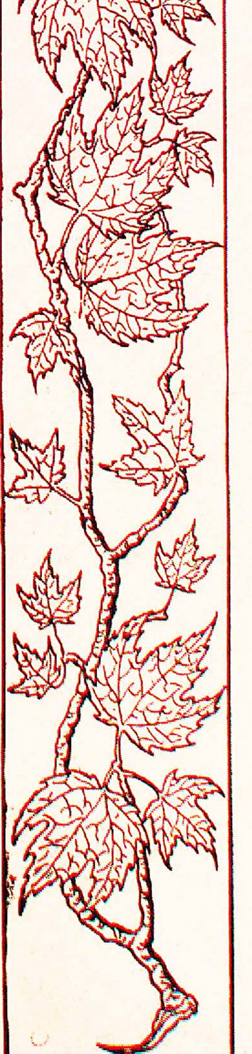
(GAZETTE CANADIENNE DE LA FAMILLE)

Paraissant le 1er et le 3ieme samedi de chaque mois

DIRECTRICE : R. BARRY *Dire vrai et faire bien.*

ABONNEMENT :	REDACTION et ADMINISTRATION	A L'ETRANGER :
Un an - - - - - $2.00	80, Rue Saint-Gabriel, Montréal.	Un an - - - Quinze francs
Six mois - - - - - 1.00	TEL. BELL, MAIN 999	Six mois - - - 7 frs 50
Strictement payable d'avance.		Strictement payable d'avance.





SOMMAIRE



IMPRIMERIE A. P. PIGEON, 1595-1597 RUE ONTARIO

2ME ANNÉE—No 17 SAMEDI, 5 DÉCEMBRE 1903

Le Journal de Françoise

(GAZETTE CANADIENNE DE LA FAMILLE)

Paraissant le 1er et le 3ieme samedi de chaque mois

DIRECTRICE : R. BARRY *Dire vrai et faire bien.*

ABONNEMENT :
UN AN - - - - - $2.00
SIX MOIS - - - - - 1.00
Strictement payable d'avance.

REDACTION et ADMINISTRATION
80, Rue Saint-Gabriel, Montréal.
TEL. BELL, MAIN 999

A L'ETRANGER :
Un an - - Quinze francs
Six mois - - - 7 frs 50
Strictement payable d'avance.

PRISE DE VOILE

(Vers au JOURNAL DE FRANÇOISE.)

Quand tu franchis le seuil de la fatale enceinte
Ton cœur n'a point faibli, ton pas n'a point tremblé ;
De tes beaux yeux baissés pas un pleur n'a coulé
Le long des voiles blancs dont ta tête était ceinte.

Puis, tu t'agenouillas ; et l'on eût dit la Sainte
Qui, jadis, à Jésus chez Simon attablé,
Offrit dans un coffret d'albâtre ciselé
Le cinname, l'encens, la myrrhe et la jacinthe.

Mais toi qui dis au monde un éternel adieu,
Songes-tu quel trésor tu donnes à ton Dieu ?
Ce n'est pas un parfum de myrrhe ou de cinname,

Ni la froide blancheur d'un marbre inanimé,
—Ce que tu mets aux pieds du Maître bien-aimé
C'est ton corps, cet albâtre, et ce parfum, ton âme !

PAUL M.

L'Œuvre par excellence

L'ASSITANCE Chrétienne !

Le titre semble un peu vague, et cependant, si vous saviez quelle œuvre d'élite se cache sous cette modeste appellation.

Je vais essayer de l'expliquer en quelques mots : L'Assistance publique a pour but de protéger, d'aider et d'encourager les jeunes filles qui travaillent dans les bureaux. Aussi, jugez de son mérite, de son importance.

Si l'esprit de corps doit régner parmi les femmes en général, à plus forte raison doivent-elles être unies et solidaires, celles que la nécessité cruelle a contraintes de quitter leur foyer pour gagner au dehors leur pain quotidien.

Le nombre de ces vaillantes augmente de jour en jour, et celles qui, acceptant ce sacrifice, s'en vont ainsi honnêtement et bravement, n'ont pas lieu de regretter leur sort ; il est beau de marcher dans la vie avec une auréole au front ! Leur valeur morale est si grande qu'elles ont bien de la peine à se défendre de l'orgueil.

Combien, cependant, sont nombreuses et fortes les tentations qui les attendent, combien elle est hérissée d'embûches et de périls même, cette voie droite !

Jusqu'à présent cette portion intéressante de l'humanité avait été fort négligée dans les immenses concours où la charité s'exerce sous tant de façons différentes. Heureusement, l'Assistance Chrétienne vient remédier à cette lacune.

J'ai visité cet établissement il y a quelques jours. Ce que j'ai vu m'a comblée de satisfaction.

C'était un des rêves de ma vie, si jamais mon escarcelle se remplissait d'or, de le consacrer à l'amélioration du sort des compagnes, qui, comme moi, auraient connu la loi du travail.

Je n'ai pas mérité de réaliser mon rêve, mais, je ne me réjouis pas moins qu'un autre ait eu plus de succès, donnant large et franche ma sympathique admiration au zélé fondateur de l'œuvre.

C'est dans une spacieuse et confortable demeure de la rue Saint-Charles Borromée, (numéro 8,) tout près, par conséquent du centre des affaires, que l'Assistance Chrétienne a élu domicile.

Là, les jeunes filles qui travaillent sont comme chez elles, ayant à leur disposition une sorte de club, si le saint abbé-fondateur veut bien me permettre d'employer ce terme d'un modernisme très courant.

Pour une somme relativement bien modique,—variant de deux dollars à deux dollars et trois quarts par semaine —celles qui n'ont pas de familles dans la ville, sont logées dans de bonnes et jolies chambres, nourries à une table substantielle, propre et abondante.

Malheureusement, pour le zèle du directeur de l'établissement, le local est exigu les locataires sont forcément en petit nombre et les demandes

affluent sans cesse, mais, patience ! "petit poisson deviendra grand" ; d'autres maisons-succursales vont s'ouvrir pour les abriter toutes, et en attendant, celles-ci peuvent aller — gracieuses midinettes — y prendre leur repas du midi, ce qui leur épargnera de longues courses, ou une promiscuité désagréable dans les restaurants à quinze sous.

Tout dans l'Assistance Chrétienne est disposé de façon à rendre le séjour à la maison agréable : claire et gaie, le soleil semble y rire dans tous les coins ; des tapis, aux couleurs vives couvrent les parquets ; au salon et dans la salle à manger, des gravures artistiques viennent reposer les yeux ; un piano jette son harmonie aux échos, et sur les rayons d'une bibliothèque qui s'édifie lentement et sûrement, des livres s'alignent pour le délassement et le régal de l'esprit.

Ce n'est pas tout : un bulletin mensuel, *Le Foyer*, circule parmi les trois cents sociétaires de l'œuvre. Ce bulletin, rédigé presque exclusivement par des femmes, offre un heureux choix d'articles aussi édifiants qu'intéressants

"La petite revue traitera d'histoire, de choses d'actualité aussi bien qu'elle donnera d'utiles renseignements, me disait le bon directeur ; je désire que l'intelligence de ces jeunes filles soit cultivée et meublée ; leurs conversations y gagneront de toute façon."

Voilà donc que l'on comprend, enfin, l'importance qu'il y a d'élever le niveau intellectuel féminin.

Au sous-sol de l'établissement a été installé un bureau de renseignements ; là, non-seulement on donne gratuitement les informations dont on a besoin, mais des cours de sténographie, de clavigraphie et de comptabilité sont ouverts pour le bénéfice de celles qui ne possèdent pas à fond les méthodes devenues aujourd'hui des moyens nécessaires de gagne pain.

Et ces cours sont faits par quelques jeunes sociétaires de l'Assistance Chrétienne, à titre purement gracieux, comme quelques autres aident à la tenue de la maison, en faisant le ménage, en se prêtant au service de la table non-seulement sans la moindre rémunération, mais tout en payant le prix de leur pension. Ce qu'il y a de dévouement et de charité pure dans le cœur de ces modestes ! jamais la simple plume ne saura le décrire. J'en ai été remuée jusqu'au fond du cœur.

Plus tard, les mêmes intentions généreuses qui ont érigé l'Association Chrétienne, veulent organiser des fonds de secours pour les petites chômeuses et pour celles que la maladie aura terrassées ; il y aura aussi une caisse d'économie, des asiles de retraite à la campagne pour que, tour à tour, les sociétaires aillent reposer leurs pauvres membres las et humer un air plus salubre que celui des bureaux et des magasins......

J'offre volontiers à ces vaillantes,— qui sont mes sœurs aussi, puisque je fais avec elles partie de la nombreuse Association du Gagner son Pain à la sueur de son Front, — toute l'aide, si modeste soit-elle, dont je puis disposer.

Les personnes, qui voudront aider à la meilleure et la plus belle des causes, peuvent avoir part à ses incomparables mérites par la souscription de cinq sous par mois

Je reviendrai d'ailleurs sur ce sujet, car jamais œuvre ne me fut plus sympathique et ne m'a prise toute plus entièrement que celle de l'Assistance Chrétienne.

FRANÇOISE.

Avis

A l'occasion des fêtes de Noël et du Jour de l'An, LE JOURNAL DE FRANÇOISE publiera un numéro double, illustré, auquel nos meilleures plumes canadiennes vont collaborer. On réserve des surprises.

Invitation

MLLE BELCOURT, dont les talents artistiques sont connus de la société montréalaise, a préparé chez elle, 132 Avenue Laval, une jolie exposition d'articles pour cadeaux des fêtes de Noël et du Jour de l'An, avec une distinction et un goût parfaits. Nous conseillons à nos lectrices d'aller visiter cette exposition, ne serait-ce que pour admirer l'ingénuosité et le savoir-faire d'une de nos gentes canadiennes.

Une Contemporaine d'élite

EN 1897, une humble religieuse de la congrégation de Notre-Dame de la maison de Cavaillon, (France) frappée de certaines lacunes dans l'enseignement des couvents, écrivait, sous l'approbation de plusieurs évêques de son pays, deux livres qui furent le signal d'une bruyante polémique dans le monde régulier et séculier : *Les Religieuses enseignantes et les nécessités de l'Apostolat*, *La formation Catholique de la Femme contemporaine.* Madame Marie du Sacré-Cœur, forte de ses idées, de l'appui de hautes autorités, et de sa foi libérale et éclairée, se mit tout de suite à l'œuvre pour mettre en pratique les théories émises dans ses livres. Ai-je besoin de dire ce qu'a dû souffrir ce cœur de femme et de religieuse, quand, pour obéir à ses convictions, elle quitta, avec l'approbation secrète mais véritable de ses supérieures, son couvent, pour aller établir dans une rue, près de St-Sulpice, la maison qui devait réaliser son plan d'éducation adapté aux générations des femmes actuelles. Les uns la taxèrent d'orgueilleuse, les autres d'exaltée, malgré l'assistance d'hommes éclairés du clergé, tels que le Chanoine Frémont, l'Abbé Naudet, etc. Il n'y a qu'à lire attentivement ses livres et avoir eu l'avantage de la connaître, de lui causer, et de visiter, sous son égide, son université, pour apprécier cette femme supérieure, qui, sous son costume religieux, réunissait si parfaitement deux types : la philosophie sous la garde de la foi. C'est en 1900 que je connus Madame Marie du Sacré-Cœur et que je passai chez elle cette journée que je ne devais jamais oublier. Elle était déjà malade,—la lutte, fut-elle juste et raisonnable, n'est pas faite par la faiblesse féminine.

Qu'était-ce donc que ce couvent idéal commencé par Madame Marie du Sacré-Cœur ? Un pensionnat ordinaire mais dont les professeurs étaient choisis non-seulement parmi les institutrices munies de tous les diplômes, mais parmi les maîtres de la Sorbonne et de l'Institut ; de plus, la vie des élèves ayant autant qu'il se peut, dans une maison de ce genre, les douceurs de la vie familiale. Ainsi, malgré une

surveillance nécessaire, une discipline régulière pour les repas, les heures de classe, de loisir, l'élève avait sa petite chambre à elle qu'elle pouvait orner à sa fantaisie ; elle recevait elle-même ses couturières, sa buanderie, ses notes, tenait aussi les dépenses de son entretien et devait équilibrer son budget sur ses revenus dont elle rendait compte chaque mois à la vaillante éducatrice. La bibliothèque rappelait un salon de famille, et sur les vitrines, on lisait : " Pour les élèves de 10 à 13 ans, de 13 à 15 ans, de 15 et au-dessus" ; pour celles-ci, à côté des œuvres les plus choisies on y voyait les grandes revues de nos jours, *Le Correspondant*, *La Revue des deux Mondes*, *Les études des Pères*, etc. Et Madame Marie du Sacré-Cœur de nous dire en souriant : " Je vous défie de trouver dans un seul couvent, un arrangement semblable de bibliothèque ; ici l'élève n'a pas de velléité de se cacher pour lire ceci ou cela ; elle entre librement, voit le titre des volumes elle-même et instinctivement se choisit le livre qui convient à son âge et à son degré d'avancement."

Aussi pour les exercices religieux, il y a la messe tous les matins, confession et communion tous les mois mais tout cela est laissé au bon vouloir des élèves. Il n'y a d'obligation que pour l'observance des commandements de l'Eglise, et pourtant, ajoutait Madame Marie du Sacré-Cœur : "Sur quarante ou cinquante élèves, on peut compter celles qui ne profitent pas des exercices de piété avec une ardeur d'autant plus véritable qu'elle est volontaire."

Outre les élèves destinées à être plus tard simples mères de famille dans le monde, Madame Marie du Sacré-Cœur réservait une aile de son université à un juvénat de n'importe quelles religieuses enseignantes qui pouvaient, en toute sécurité pour leur vocation, venir suivre pendant deux ans les cours des plus grands professeurs, et passer les examens obligatoires à leur fonction d'éducatrice. Car Madame Marie du Sacré-Cœur avait compris que l'instruction laïque prime aujourd'hui sur l'instruction donnée par nos religieuses dans les couvents, et comme elle l'écrivait si bien dans un de ses livres :

" C'est : " nous élever au niveau," et non "rester au niveau," que nous devrions écrire, car nous n'y sommes plus. N'est-ce pas au moins singulier ? L'enseignement, c'est la lumière ; la lumière en retard, cela se conçoit-il ?

" Bien des maisons, nous l'avons constaté, comptent parmi leurs membres des femmes d'une remarquable distinction intellectuelle; mais ce sont des exceptions, et notre ambition est d'en faire la généralité de demain. Ces exceptions comprendront mieux que la généralité d'aujourd'hui ce que nous écrivons, car, fortement affectée de leur insuffisance, elles en gémissent et, de toute leur énergie, tentent d'y remédier. D'autres, ne se doutent même pas du chemin à parcourir pour être à la hauteur de l'enseignement du XIXe siècle. Il n'est pourtant que trop facile de faire le relevé de cette distance.

" Combien de religieuses, par exemple, pourraient suivre et comprendre les conversations tenues par les intellectuels, dans le milieu social auquel s'adresse leur apostolat?

" Dès lors, comment faire pénétrer dans ce milieu les lumières intellectuelles de leur foi et de leur raison ? Des religieuses, dites-vous, ne sont appelées ni à présider un salon, ni à guider les conversations. Soit ; cependant nos élèves vivent dans ces salons, entendent ces conversations. Qui redressera leur jugement faussé par toutes les sottises débitées autour d'elles ? Le faire est cependant notre devoir.

" Mais, qu'entendons-nous par développement intellectuel ? Est-ce composer proprement un sonnet, tourner gentiment un compliment en vers alexandrins, savoir par cœur l'origine des Pharaons, la généalogie des Césars ? Ces archaïsmes, ne sont que trop de mode au couvent. Est-ce suivre la chronique théâtrale et lire le dernier discours prononcé au Parlement ?

" Non ; se développer, c'est apprendre à penser plus qu'à retenir ; c'est comprendre plus que savoir ; c'est avoir des idées autant que de l'érudition ; c'est donner à son intelligence de la largeur, de la clarté ; *c'est voir loin, voir de haut ;* c'est s'intéresser à ce qui intéresse son époque, plus qu'aux vieilles querelles des empires disparus depuis deux mille ans.

" Il faudrait cependant savoir un peu où en est le monde, connaître les ouvrages qui, en littérature, en philosophie, sont appelés à exercer une influence. Il faudrait, sur les grandes idées qui révolutionnent un peuple, avoir des lumières, les lumières que donne l'Eglise, afin d'éclairer, au lieu de se borner à ne pas comprendre.

" Une femme du monde, chrétienne, fervente, intelligente aussi, ce qui ne gâte rien, mise en rapport avec la supérieure d'un couvent cloîtré, confiait ses impressions à une amie au sortir de sa visite.—" Je viens de passer une heure au moyen âge ; j'ai vu deux châtelaines qui depuis deux ou trois cents ans habitent leur donjon, ne regardant que le ciel, n'entendant que le chant des oiseaux. Des saintes, sans doute, mais qui ne feront pas l'éducation de ma fille.

" Allons donc ! et pourquoi ?

" Ma fille est appelée à rester dans le monde, et du monde que lui apprendraient-elles? De quels préservatifs faudrait il, plus tard, entourer cette enfant ? L'éducation serait à refaire ; ces dames ne savent rien de la vie."

" Exagération sans doute, mais cette femme pensait absolument comme deux siècles auparavant, pensait Fénelon : et personne ne songe à dire que Fénelon se soit trompé."

La persécution contre les religieuses qui sévit en ce moment en France, prouve combien les idées de Madame Marie du Sacré-Cœur étaient pratiques et prudentes. Elle ne voulait pas pour les collaboratrices de son œuvre, le port du costume religieux, leurs vœux devaient rester le secret de Dieu et ne devaient pas s'afficher par des signes extérieurs, non parce que Madame Marie du Sacré-Cœur méprisait les saintes livrées qu'elle portat elle-même jusqu'à la mort, mais parce qu'elle voulait extérieurement adapter ses éducatrices à la marche du temps :

" Cela ne s'est jamais vu ? écrivait-elle Que de choses ne s'étaient jamais vues qui, un jour, ont fait leur apparition sur notre terre, s'y sont implantées et qui à cette heure, constituent nos mœurs, notre civilisation.

" Soyons donc des autorités intellectuelles, soyons le progrès, soyons la lumière ; alors le monde nous suivra et par nous, merveilleusement, dans ce monde, progressera aussi le règne du Christ."

Je voudrais vous entretenir plus longuement de cette femme admirable qui m'a elle-même confié son ardent désir de venir connaître notre pays, qui brûlait de fouler cette terre d'Amérique qui parait être aux yeux des Européens, l'idéal de la vraie liberté. Madame Marie du Sacré-Cœur est morte il y a deux ans, victime d'un accident de voiture, laissant son œuvre ébauchée, sa maison sans gouvernail, mais son idée vivante ; celle-là ne meurt pas. Les besoins des temps difficiles que nous traversons la font cultiver par des âmes soucieuses de conserver en France la véritable éducation chrétienne, et je regrette à mon dernier voyage de ne pas avoir fait un pèlerinage à la maison claire de la rue de l'Abbaye, pour y revoir peut-être dans celles qui l'habitent, le même zèle, le même dévouement éclairé de la grande fondatrice. Cependant, je sais de source certaine que l'œuvre est entre les mains de personnes compétentes, et que l'avenir rendra justice à la mémoire de celle qui a tant souffert et qui a trouvé sa fin dans une mort obscure et banale.

MARIE GLOBENSKI PRÉVOST.

LETTRE PARISIENNE

Paris, 15 novembre 1903.

Ma chère Directrice,

N'allez pas crier, je vous en prie, au scandale, à l'épouvante ; oui, me voici revenue, revenue pour tout de bon dans mon cher Paris et mon premier mouvement est de vous écrire ou plutôt, de vous répondre. Suis-je assez gentille, voyons ?

Par exemple, ne vous attendez pas à beaucoup de parisianisme de ma part, je suis toute dépaysée moi-même ; il me faudra quelques semaines pour me remettre au diapason.

Mais pensez donc, que de changements : J'arrive à Paris et me voilà tombée en pleine alliance, plus l'alliance russe, mais cette fois-ci, la Sainte Alliance, l'entente cordiale. Et nos bons parisiens sont emballés, littéralement, pour cette chère Albion. Toutes les anciennes tirades contre la grande "Perfide," toutes les mauvaises farces contre les Anglais, et les Anglasses surtout, tout cela est disparu du répertoire. On banquette confraternellement, on se rend des visites d'apparat et l'on discoure pour les immuables bienfaits de la conciliation.

Ah, pour ça, sûrement, on m'a changé mon Paris ; vous savez fort bien que ce n'est pas une voyageuse et une cosmopolite comme moi qui m'en plaindrai, n'est-ce pas ? Au contraire, je trouve la chose charmante ; je rêve un petit coin de terre où la Doctrine—avec un grand D—des nationalistes n'aura pas droit de séjour et où l'on pourra vivre avec qui l'on veut et comme l'on veut sans être obligée d'étudier les variations du baromètre diplomatique. Nous y arriverons ; mais où ? Dans l'Empire de Sahara ? Avez vous entendu parler de cette sotte aventure de notre Sucrier Lebaudy qui frête un navire pour aller se constituer un empire au Sahara, empire dont il avait tracé le plan, distribué les places et les décorations comme dans le fameux roman de Daudet "Port Tarascon." Hélas, le rêve d'empire dura peu, la présence inopinée de quelques sauvages mit en fuite tout le bataclan, l'Empereur, les chambellans, l'armée, le trésor, etc. Malheureusement, cinq ou six pauvres diables de matelots furent abandonnés à terre dans la panique générale. Un bâtiment de guerre français, le "Galilée," dut aller les rechercher pour les ramener sur le sol natal.

L'indignation a été générale ; le gouvernement a poursuivi Lebaudy pour lui faire payer les frais de repatriement de ses impériaux sujets ; les matelots poursuivent Lebaudy pour son lâche abandon et le papier timbré voltige comme les feuilles mortes par un vent d'automne. C'est d'un comique achevé.

Passons aux choses gaies maintenant ; savez vous bien que nous avons en France un chef-d'œuvre théâtral, eh oui, un chef-d'œuvre ! Fait rare et digne d'une mention spéciale, une comédie nouvelle vient d'enlever d'emblée les suffrages unanimes de toute la critique. Vous savez pourtant s'il est dur de les mettre d'accord, ces messieurs. Alfred Capus et Emmanuel Arène ont asservi haut la main tout l'aréopage, avec leur comédie de l' "*Adversaire.*"

Voici ce qu'en dit Catulle Mendès, un des durs à cuire de la critique :

"En vérité, cette comédie, c'est un enchantement ; elle est, je pense, le chef-d'œuvre du joli théâtre moderne. J'ai dit : joli ? ce n'est pas assez dire. A plus d'esprit qu'on n'en saurait avoir, à plus de grâce qu'on n'en saurait montrer, au parisianisme actuel, littéraire aussi, du langage, elle joint l'art de la composition et le naturel de la vie, l'observation intense sous l'amusement des légèretés, et le souci de l'intimité des âmes, et, sans cris, sans aveux de désastres, un drame affreux, déchirant, achevé en un dénouement simple et terriblement calme, logique, nécessaire, que réprouve la routine du vil métier théâtral, qu'exigeait la particularité du sujet, la personnalité des caractères ; et l'œvrette est une œuvre."

Vous faites des éloges aimables de la troupe que vous avez à Montréal en ce moment : eh bien, si vous avez quelque influence et vous en devez avoir, faites donc monter cette belle œuvre. Elle demande beaucoup de jolies femmes, mais vous n'en devez pas manquer.

Pour ne pas quitter le monde du théâtre, avez-vous entendu parler des difficultés Réjane et Porel où l'épouse se double et se dédouble de l'actrice et de la commanditaire, et où l'époux est patron et régisseur. Ils vont se séparer sûrement, si ce n'est déjà fait, et l'on nous dit que nous devrons à cette mésaventure conjugale un trio Bernhardt, Calvé, Réjane qui fera des merveilles. Allons, tant mieux, on s'amusera, et puis Porel se consolera.

Mlle Lucie Faure, fille de l'ancien président, s'est mariée avec un littérateur sérieux, très sérieux même, un des piliers de la Revue saumon et un disciple de Brunetière. Ce ne sera pas un couple volage ni follichon, oh làlà ! Mlle Lucie Faure, qui marque je ne sais plus combien d'automnes, est un bas bleu foncé et l'époux est un rat de bibliothèque, un vrai rat car il est des dimensions les plus exigües. Il travaillait un jour au Vatican à des recherches exégitiques quand le Pape Léon XIII qui avait entendu parler de son mariage, annoncé déjà depuis un an ou deux, le prit à l'écart et lui glissa ce conseil charitab'e mais narquois : "On ne se marie pas quand on est aussi petit que vous."

Il est vrai qu'il y a compensation ; chez Mlle Louise Faure, les études ascétiques et mystiques s'accordent mal avec la merveilleuse santé normande dont elle a hérité de son papa, qui fut un vert galant. C'est donc toujours la loi des contrastes.

Mais je m'arrête, car je sens que je deviens terriblement méchante, il vaut mieux tourner bride.

Amitiés,

d'Aubervilliers

Robert Lozé [1]

"IL faut élargir les horizons."

Cette phrase, que je détache du livre que M. Errol Bouchette vient de faire paraître, donne en résumé le but que l'auteur s'est proposé dans son remarquable travail.

A l'instar de *Jean Rivard*, écrit pour encourager le goût de l'agriculture, l'auteur de Robert Lozé, soutient une thèse économique nouvelle, — mais combien nécessaire, — qui est de développer les ressources industrielles dont le Canada est si prodigue, et, de cesser d'encombrer les professions dites libérales, où, forcément, trop de leurs membres se laissent gangrener par la lèpre du parasitisme.

La valeur morale d'un tel livre est indiscutable ; il enseigne la marche à suivre vers le progrès et la prospérité ; il révolutionnera les idées et mettra à néant les vieilles routines, si les théories qu'il enseigne sont comprises et appréciées comme elles le méritent.

Afin de présenter sa thèse sur le développement de nos industries d'une façon agréable aux lecteurs qui ne sont pas des économistes sérieux, l'auteur nous offre son idée sous la forme d'une *Nouvelle*. Nous voyons deux frères également bien doués sous le rapport de l'intelligence, faire la lutte pour la vie dans des champs différents : l'un étudie le droit, l'autre entre dans une usine en qualité d'ouvrier. L'avocat végète très longtemps, puis, après avoir abandonné tous les procès louches, les transactions douteuses qui lui rapportent un peu d'argent, —en cela il est un exemple aux jeunes du Barreau, — il parvient, à force de travail et d'économie à quelque aisance. Ce qui, tout de même, au point de vue de l'influence sociale, le place bien au-dessous de son frère, lequel d'ouvrier, de manœuvre qu'il était d'abord, sait bientôt, grâce aux ressources multiples de l'industrie exploitée, passer de la pauvreté à la richesse et devenir le propriétaire d'une usine prospère.

Autour de ces deux héros, M. Bouchette a su grouper, avec beaucoup d'art, des détails très attachants : descriptions du golfe, promenades, récits de voyage, gracieuses idylles "de vertu, de jeunesse," viennent prêter à son œuvre un charme sympathique.

Ceux qui ont vécu "en bas de Québec" retrouveront dans ces pages des paysages connus dont ils aimeront à revoir la peinture fidèle...

Plusieurs de ses personnages aussi ont vécu : des noms qu'on devine s'adaptent parfaitement à Mme de Tilly, à Lucienne de la Chenaye, à Lionel Gardner, et, dans le type du gentilhomme canadien, M. de la Chenaye, ayant tout sacrifié, fortune, position, et risqué jusqu'à sa vie, pour acheter les libertés du Canada, j'ai pu nommer tout haut—que l'auteur me pardonne cette indiscrétion—Robert Milnes Bouchette, un des héros de 37, qui, blessé, chargé de chaînes, fut déporté aux Bermudes.

Bon sang ne pouvait mentir : le fils continue les traditions de dévouement et de patriotisme laissées par le père. Il n'y a plus à verser de sang pour assurer à la patrie un gouvernement autonome, mais le pays a besoin d'idées saines et fortes et d'hommes intelligents qui les préconisent. Dans ce sens, M. Errol Bouchette vient de faire une œuvre vraiment patriotique, et il aura autant mérité que son héroïque devancier, en indiquant à ses concitoyens le moyen de devenir un des plus grands et des plus puissants peuples du monde.

Espérons, pour le bien commun de tous, que le livre si bon de M. Bouchette se répandra dans tous les milieux ; espérons surtout que nos gouvernants en favoriseront la large propagande en le faisant distribuer dans les collèges et les académies. La jeunesse canadienne a besoin qu'on lui mette devant les yeux tout ce que contient pour elle, d'avenir et d'espoirs, les richesses industrielles de notre province.

Tournons ces hommes de demain vers ces aperçus nouveaux.

Elargissons les horizons !

FRANÇOISE.

[1] Nouvelle—A. P. Pigeon, imprimeur. En vente à la librairie Beauchemin & Fils, rue Saint-Paul, Montréal.

Propos d'Etiquette.

D. — Quel cérémonial suivre dans les cartes de visite ?

R.—La carte que vous déposez à domicile doit être cornée. Celle que vous envoyez dans une enveloppe doit être plate. En sortant du salon où vous venez de faire votre visite, déposez votre carte — les dames mariées doivent ajouter à la leur la carte du mari — sur le plateau à cartes dans l'anti-chambre. Si la maîtresse de maison a des hôtes chez elle, laissez, en sus, une carte pour chacune d'elles.

D. — Dans un repas de cérémonie, faut-il que chaque convive ait une salière ?

R. — Non, mais il doit y avoir une salière par deux convives au moins. Ne pas oublier de les accompagner de petit s pelles, afin d'enlever aux convives toute velléité d'y plonger avec le bout de leurs couteaux.

D.—Qu'est-ce qu'un service à la Française, à la Russe, à la demi-russe ?

Un service à la Française est celui où les plats apparaissent sur la table. Un service à la Russe, celui où ils n'apparaissent jamais. C'est la deuxième fois que je répète cette explication, ce sera la dernière. Au service demi-russe, quelques plats viennent sur la table un instant avant d'être servis. Le service à la Française ne se fait plus dans les repas cérémonieux.

LADY ETIQUETTE.

Un nouvel Almanach

NOUS sommes heureux d'accuser réception de l'Almanach Wingate pour l'année 1904 publié par *The Wingate Chemical Co., Ltd.*, Montreal, Can., propriétaires des remèdes bien connus, le Sirop du Dr. Coderre pour les Enfants, le Stanton's Pain Relief, la Sprucine McGale, les Pilules de Noix Longues McGale, etc, etc.

Ce livre contient aussi outre les annonces, plusieurs recettes utiles, prédictions de la température, anecdotes, bons mots, etc, et une foule d'autres renseignements utiles et sera envoyé par la malle sur réception d'un timbre-poste.

Une Reine des Fromages et de la Crème

XII

(*Suite*).

—Assez !... assez !... je n'ai rien à dire et je ne peux plus en entendre davantage ! Si, à votre tour, vous avez pitié de moi, partez .. partez tout de suite et ne revenez jamais... jamais !

—Jamais,—dit-il avec un sanglot étouffé,—à moins que vous ne m'appeliez.

Elle demeura muette, les lèvres serrées.

Sir Gilbert prit le rustique flambeau dont la chandelle achevait de se consumer sur la table et l'éleva lentement, éclairant le pâle visage d'Ulrique, comme s'il eût voulu graver dans sa mémoire, et pour l'éternité, ces traits adorés. Puis, lentement toujours solennellement, il reposa le chandelier, contempla encore la belle statue aux yeux obstinément baissés, et, sans un mot, se dirigea vers le seuil et disparut dans la nuit sombre.

Ulrique, immobile où il l'avait laissée, entendit encore une fois son pas s'éloigner en s'affaiblissant. Elle se laissa soudain tomber à genoux et, de peur de ne pouvoir retenir le cri suprême de son cœur quand elle l'entendrait refermer la barrière, elle se boucha de toutes ses forces les oreilles avec ses deux mains.

XIII

LA CATASTROPHE

Ulrique passa les premiers jours qui suivirent ce second départ de son cousin dans un état de prostration profonde ; cet état de complet anéantissement moral où la pensée ne peut se fixer, où, par suite, la douleur et le chagrin s'engourdissent, ne pouvait être, chez une nature aussi énergique que celle de la fille du comte Eldringen, qu'un court répit.

Avec le retour progressif de ses forces, sa souffrance réelle commença, mais deux sentiments très différents lui donnèrent le courage de lutter contre elle. D'abord son indignation contre Gilbert. Plus elle pensait, maintenant que la faculté lui en était revenue, plus elle repassait dans sa mémoire, à travers le prisme de son orgueil, les phases du roman que, pendant quelques semaines, elle avait vécu avec son cousin, plus elle jugeait sévèrement son coupable silence à l'égard de sa situation d'homme marié.

Et cette indignation un peu factice s'aiguisait de toute la colère qu'elle éprouvait de constater le désaccord de son cœur toujours fidèle à son dieu et de son orgueil froissé : la tête s'ingéniait à détester ce que ce cœur adorait.

Le second sentiment, bien oublié depuis quelque temps, était le souci du but donné à sa vie par la mort de son père : acquitter ses dettes. Pour cela il fallait travailler sans trêve ni repos, et le labeur acharné auquel elle se livra de nouveau lui fut, en son état moral, un bienfait.

Le 8 décembre, jour de la fête de l'Immaculée Conception, grande fête chômée dans toute l'Autriche, comme elle allait partir pour assister à l'office divin dans l'église de la plaine, Ulrique reçut une lettre. Nul ne lui écrivant que Gilbert, son cœur battit pendant que ses sourcils se fronçaient. Elle parcourut la lettre, trop pressée pour pouvoir la lire attentivement, et alla la mettre dans son coffret.

C'était de Vienne que son cousin lui adressait un dernier adieu, avant de partir pour un lointain voyage dans les Indes.

A son retour à Glockenau, la comtesse, étant remontée jusqu'au village pour faire quelques emplettes, vit un rassemblement devant le *Soleil d'Or*. Elle s'approcha machinalement, car toute curiosité était morte en elle, et vit le conducteur de la diligence pérorant au milieu d'un groupe toujours grossissant de paysans et de paysannes endimanchés.

—Qu'y a-t-il ?—demanda-t-elle.

—Il paraît, lui répondit quelqu'un,—qu'il est arrivé un grand malheur à Vienne.

Ce nom de Vienne lui causa un serrement de cœur. Elle en sourit aussitôt, mettant cette puérile impression sur le compte de la surexcitation de ses nerfs maintenant si développée. Evidemment, Gilbert lui avait écrit de Vienne, mais elle connaissait la ville immense où les accidents sont quotidiens sans que l'on songe à s'alarmer au sujet de ceux que l'on peut y connaître. Elle écouta attentivement, toutefois, le conducteur qui, gonflé de son importance de porteur de nouvelles, s'écriait :

—Oui, un incendie terrible hier soir. On dit que des centaines de personnes ont été brûlées vives.

—C'est donc un théâtre qui a brûlé !—interrompit Ulrique en changeant subitement de couleur.

—Oui, comtesse, le Grand-Théâtre de Vienne... Brûlé de fond en comble... On dit que ça brûlait encore ce matin ;... peut-être même cela brûle-t-il encore... On avait peur que toute la rue ne prît feu. J'ai appris la catastrophe à la gare.

Ulrique savait tout ce qu'elle désirait savoir ; aussi elle s'éloigna du groupe et rentra à la Maison de la Vierge ; là, elle courut à son coffret, prit la lettre de Gilbert et s'assit à sa table pour la relire. Elle se terminait ainsi :

> Je pars ce soir et pour longtemps. Je commencerai, je crois, par Constantinople. Puissé-je y trouver le repos moral que j'ai en vain cherché ici, au milieu de l'agitation de cette grande ville. Je suis allé presque tous les jours de cette semaine au théâtre, j'irai certainement encore ce soir avant de me rendre à la gare. Je ne comprends guère ce qu'on y chante ni ce qu'on y dit, mais, du moins, cela me permet de me fuir un peu moi-même.

La lettre était datée du 8. Donc ce soir-là Gilbert avait dû aller au théâtre, mais dans lequel ? Il y en a tant, à Vienne, qu'il était bien improbable que justement... N'importe, une inquiétude irraisonnée, vague et vive à la fois, s'empara d'Ulrique. Dans son illogique et pourtant réelle angoisse, elle attendit avec impatience le lendemain pour courir chez M. Pfanner, le maître d'école, qui voulut bien mettre le journal qu'il recevait à la disposition de la comtesse. Elle y apprit tout de suite que la catas_

trophe était réellement effroyable et que c'était le Ring-Theater qui avait brûlé. Sans savoir pourquoi, elle respira plus librement que si c'eût été l'Opéra ou le Théâtre du Palais. Le feu avait pris un peu avant le lever du rideau, mais la salle était déjà presque remplie et les détails de la première heure abondaient, horribles ; toutefois ce n'était rien en comparaison des récits navrants qu'Ulrique lut les jours suivants. On commençait à donner dans les journaux les listes effroyablement longues des morts reconnus.

C'était la gorge sèche et les tempes battantes qu'Ulrique poursuivait cette lugubre lecture et ne reprenait sa respiration que lorsque, arrivée au dernier nom, elle n'avait pas vu celui de Gilbert. Chaque jour diminuait un peu ses angoisses : les listes supplémentaires étaient de moins en moins longues et Gilbert n'y figurait toujours pas. Mais, hélas ! combien de cadavres carbonisés, méconnaissables, ne portant pas même un indice permettant de leur appliquer un nom ! S'il était parmi ceux-là ! La malheureuse enfant passait les nuits en d'horribles cauchemars remplis de flammes, de fumée, d'appels de mourants, et toujours, toujours, elle entendait la voix de Gilbert, sans qu'elle pût le voir lui-même, et cette voix lui répétait ce mot terrible : " Adieu ! " comme elle l'avait entendu le soir où, pour la seconde fois, il avait quitté la Maison de la Vierge.

Tandis qu'Ulrique s'inquiétait ainsi à Glockenau, à Vienne, dans une chambre du *Grand-Hôtel*, un soir de mi-décembre, une intéressante conversation se poursuivait entre un personnage froid et méticuleux nommé Dunnet, homme d'affaires et homme de confiance de la famille Nevyll, et Kennedy, le valet de chambre de Sir Gilbert. M. Dunnet venait d'arriver d'Angleterre par la voie la plus rapide, appelé par un télégramme de Kennedy. L'homme d'affaires, correct, malgré la longueur de la traite qu'il venait de fournir sans désemparer, résuma ainsi la longue conversation qu'il venait d'avoir avec le valet de chambre :

—Donc, le 8 décembre, Sir Gilbert Nevyll, votre maître, était déjà parti en voiture pour le Ring-Theater lorsqu'a été reçue ici, par vous qui n'étiez pas encore parti pour la gare avec les bagages, ma première dépêche annonçant l'état désespéré alors de M. Nevyll.

—Oui, monsieur, c'est bien cela, et un garçon de l'hôtel est parti pour la lui porter dans sa loge, pendant que j'allais au chemin de fer.

—D'où vous êtes revenu, las d'attendre en vain votre maître, longtemps après le départ du train qui devait vous conduire à Constantinople ?

—Oui, monsieur.

—En rentrant à l'hôtel, vous avez appris la catastrophe et le garçon vous a rapporté la dépêche qu'il n'avait pu remettre à son destinataire, l'incendie étant déjà dans toute sa force lorsqu'il est arrivé au théâtre ?

—Oui, monsieur... Alors, j'ai couru comme un fou sur le lieu du sinistre .. C'était horrible, mes cheveux s'en dressent sur ma tête rien que d'y penser.

—Je n'en doute pas ; ne me faites pas perdre le fil... Vous avez cherché Sir Gilbert...

—Je ne fais pas autre chose depuis huit jours.

—Vous auriez dû me prévenir tout de suite... Enfin, me voici. Vous avez cherché parmi les morts ?

—Et les blessés ; il n'y était pas, je le jure.

—Restent les cadavres carbonisés. Parmi les objets recueillis dans les décombres, vous êtes certain de n'avoir rien vu ayant pu lui appartenir ?

—Rien, monsieur... Et je connais si bien tout ce qui appartient à mon maître que, m'eût-on montré seulement le talon d'une de ses bottines, je l'aurais reconnu.

—Eh bien, mais tout ceci me paraît nettement établir que Sir Gilbert n'était pas au théâtre.

—Mais, monsieur, depuis huit jours, Sir Gilbert eût donné signe de vie. Songez donc, sauf son argent qu'il portait sur lui, et il avait justement touché dans la journée le chèque que vous lui avez envoyé, j'ai toutes ses affaires ici !

—C'est, en effet, un argument sérieux, — dit Dunnet dont le front se rembrunit. — Cependant, tant que je n'aurai pas la preuve absolue que Sir Gilbert était au théâtre à l'instant précis du sinistre, je me refuserai à croire à un malheur. Demain matin je commencerai mes investigations, et j'ai bon espoir, malgré l'incompréhensible silence de votre maître.

Le lendemain, dès la première heure, le ponctuel et dévoué homme d'affaires commença effectivement son enquête. Il ne put d'abord que contrôler l'exactitude des faits avancés par le valet de chambre concernant l'emploi du temps et l'absence de tout indice parmi les cadavres et les objets provenant du déblaiement. Il va s'en dire que cette délicate et douloureuse investigation demanda plusieurs jours.

Aidé par les autorités viennoises, M. Dunnet put retrouver le cocher qui avait conduit Sir Gilbert du *Grand-Hôtel* au Ring-Theater. L'interrogatoire de cet homme n'amena pas encore la lumière. Il avait bien conduit Sir Gilbert au théâtre, mais, comme il y avait encombrement, le voyageur était descendu quelques pas avant d'être arrivé au péristyle.

—Mais,—demanda M. Dunnet,—vous l'avez vu entrer au théâtre ?

—C'est-à-dire,—rectifia le cocher,—je l'ai très bien vu se diriger vers le théâtre, mais il y avait tant de voitures que je ne l'ai suivi de l'œil que jusqu'au perron.

—Et quelle heure était-il exactement ?

—C'était dix minutes avant l'heure du lever du rideau

—Et,—conclut M. Dunnet,—comme l'incendie a commencé exactement quatre minutes avant ce lever de rideau, nous avons, au sujet de Sir Gilbert, six minutes de marge, pendant lesquelles, étant en avance, il a pu ne pas monter jusqu'à sa loge, ne pas même entrer au théâtre. Allons, j'ai toujours de l'espoir !

Restait une dernière démarche à faire. Grâce au numéro de la loge, connu, puisque le coupon avait été pris par l'entremise du bureau de l'hôtel, M. Dunnet avait facilement appris le nom et l'adresse de l'ouvreuse de cette loge, une nommée Mme Pamperl, qui, par miracle, n'avait été que blessée assez peu grièvement pour pouvoir être soignée chez elle. — (*à suivre.*)



EN GLANANT

Gaminerie d'un Roi

Un instantané qui ne manque pas de piquant :

La scène se passe dans les environs du château de Bernstorf, résidence royale. Un enfant, gamin de village, fait des efforts dignes d'un but meilleur pour atteindre la sonnette d'une maison.

Un grand monsieur, d'une mise correcte et d'un âge assez avancé l'aperçoit, sourit et met la sonnerie en branle.

— Maintenant, mon vieux, faut nous sauver, dit le galopin, en entraînant le monsieur qui se sauve avec lui en riants aux éclats, pendant que le portier ébahi reconnait en ouvrant la porte.... le roi de Suède, détalant !

Plaisanterie de Reine.

La porte d'entrée de la Villa Médicis à Rome, très rebarbative, avec sa cuirasse de fer et ses mille gros clous à tête ronde, porte sur sa rude enveloppe trois coches profondes et peu banales.

Elles sont le résultat d'une plaisanterie de Christine de Suède, la reine qui inspira le célèbre drame romantique d'Alexandre Dumas. Ayant promis d'éveiller un matin, le maître du logis en frappant à son huis pour l'emmener à une chasse, elle fit tirer du château Saint-Ange, trois boulets de canon dans la porte de la Villa : d'où les.... gravures en creux actuelles.

Pour une plaisanterie de reine, c'en était une.

Portrait Télégraphié.

Une belle invention — pour les amoureux et, aussi — oui vraiment — pour les agences matrimoniales—vient d'être signalée.

Nous voulons parler des portraits télégraphiés.

Si surprenant que cela paraisse, l'appareil qui permet de les transmettre, est d'une simplicité extrême. Et la transmission ne dure pas plus de 20 minutes.

Des expériences vont être faites à ce sujet entre Berlin et Munich sur une distance de 200 kilomètres.

Avec ce système là, voyez vous, dans quelques années les mariages se concluront avec une facilité primitive On parlementera par téléphone, on s'admirera par télégraphie ; et, v'lan, ce sera fait.

Bon appétit

Un journal suisse publie en ce moment des souvenirs inédits du kapellmeister, compositeur Franz Abt mort en 1885.

De son vivant, Franz Abt possédait un appétit formidable.

Un jour, un de ses amis le rencontre, la figure épanouie, dans les rues de Brunswick, où Franz Abt fut longtemps kapellmeister du Théâtre de la Cour. Et voici le dialogue qui s'échangea :

—Vous avez l'air si joyeux, mon cher maître. D'où venez-vous donc ?

—De table, mon excellent ami.

—Et qu'avez-vous mangé de bon ?

—Une dinde...

—Combien étiez-vous donc à table.

—Nous étions deux.

—Et qui était l'autre ?

—La dinde, dit Abt.

Chiromancie.

Le chiromancien Desbarolles fut un jour saisi d'une extrême curiosité, et se rendit en toute hâte rue de la Ville-l'Evêque où habitait Lamartine, pour le prier de lui laisser étudier sa main.

Lamartine que l'idée intéressait, la lui tendit.

Eh bien ! s'écria Desbarolles de retour de son excursion. Voulez-vous que je vous dise une chose ? Je suis tout à fait confondu. Je m'attendais, n'est-ce pas, à trouver une main douce, blanche, fuselée, la main de Linus ou d'Ossian. Sacrebleu ! c'était tout le contraire, mon cher. Je n'ai trouvé qu'une main formée de gros doigts noueux et rocheux, la main enfin des gens de commerce.

Lorsque Desbarolles confessa ainsi au poète qu'il lui reconnaissait la main d'un négociant en gros, Lamartine faillit lui sauter au cou et dit :

"— Le commerce, le négoce, voilà donc les choses pour lesquelles j'étais né, je le savais bien."

Plus de blondes !

Il paraît que le nombre des chevelures blondes diminue dans de notables proportions.

C'est un savant anglais qui en a fait la remarque et la cause en serait qu'il y a 77 brunes se mariant sur 100 tandis qu'il n'y a que 53 blondes sur 100 dans le même cas.

On ignore si les blondes ont plus d'aversion pour le mariage que les autres, ou si ce sont les brunes qui sont le plus demandées. Mais la statistique est là pour enregistrer le fait.

Les enfants bruns ou châtains étant, en conséquence, plus nombreux que les blonds, il en résulte que, si cela continue, dans trois cents ans, chiffres à l'appui, les chevelures blondes auront disparu.

Et les poètes amoureux ne pourront plus chanter avec Fortunio :

Nous allons chanter à la ronde
Si vous voulez
Que je l'adore et quelle est blonde
Comme les blés !"

Manies royales

On sait qu'Edouard VII est un amateur du "pesage" non seulement de celui des courses mais de l'habitude de peser.

Ainsi dans tous ses châteaux, il y a une bascule automatique, et lorsqu'un hôte, même princier, vient lui rendre visite, il faut qu'il se pèse à l'arrivée, et avant son départ également.

Qui bien se pèse, bien se connaît... lit-on sur toutes les bascules.

En général, les hôtes du roi ont augmenté de poids. C'est un signe que la table est bonne.

Sa femme, la reine Alexandra a aussi sa petite manie, qui est très particulière, c'est qu'elle ne veut avoir dans sa bourse que des pièces brillantes, paraissant neuves.

Alors dans sa cassette particulière, il n'entre aucun schelling, aucune livre sterling, ni même un penny, qui n'ait été astiqué, et remis à neuf.

Chacun a son petit faible !

Magnifique démonstration et programme superbe au Monument National, le 8 décembre au soir ; les profits de cette seance extraordinaire seront consacrés à l'érection du monument que l'on destine à notre poète Crémazie. Rendons honneur à la mémoire de nos grands hommes en assistant en foule à cette soirée.

LE COIN DE FANCHETTE

Louis Desaintes. — Reçu l'article de Holyoke. Pourquoi m'avez-vous adressé cela ? J'en ai été amusée mais intriguée aussi bien.

Justine B. — Amitiés sincères. Je suis toujours heureuse de vous lire, mais je vous avoue que votre calligraphie, trop menue, est parfois illisible.

Cécilia.—Il n'y aucune indiscrétion dans votre demande : la directrice attend des visiteuses de France, qui, au printemps, passeront à Montréal pour aller à l'Exposition de Saint-Louis ; le thé du JOURNAL DE FRANÇOISE est remis jusqu'à ce moment. 2° Les abonnés ont droit de demander les numéros qui leur manquent des livraisons passées.

Garandot. — Je vous conseille les Mémoires d'Imbert de St-Amand ; il est, en somme, véridique bien que mielleux. C'est l'avantage qu'il a sur Turquan, qui, lui, semble mettre son plaisir à trouver toutes les femmes de l'Empire malhonnêtes. (2) On reproche au général Marbot de parler trop souvent et trop complaisamment de lui ; ses mémoires n'en sont pas moins très intéressants.

Fantaisie — L'idée de canoniser Jeanne d'Arc remonte à la fin du second Empire. 2° La cour de Rome hésitait, dit-on, à reprendre le procès de la canonisation, de crainte de blesser les susceptibilités anglaises, mais la reine Victoria a noblemement fait connaître qu'il ne saurait être désagréable à personne que l'on rendît honneur à la femme héroïque pure et sainte que fut Jeanne d'Arc.

Claude-le-Débonnaire. — Débonnaire ? c'est vous qui le dites. Espérons au moins que l'on fait chorus autour de vous.—Qui sait si le bonheur n'est pas dans la volonté ferme d'être heureux ? Ne croyez-vous pas, Claude, qu'il y a beaucoup de vrai dans cette sentence que je n'ai pas inventée, mais en faveur de laquelle je réclame le mérite de l'à-propos.

La Pensée.—Non, mademoiselle, je n'écris pas seulement à qui me plaît. Vous connaissez les conditions du *Coin de Fanchette :* on ne doit y répondre, autant que possible, qu'aux questions pratiques ou d'intérêt général ; je suis très sensible aux douces choses que vous me dites, archi-touchée des compliments jolis que vous me faites, mais je ne saurais mettre à mon service exclusif l'espace déjà restreint de cette page. Ce qui ne veut pas dire que vous devez cesser de m'écrire. Vous auriez tort, car toutes ces lettres que je dois laisser sans réponse ne me causent pas moins à la lecture un réel plaisir.

Laurette C. — Mathilde Serao est une romancière napolitaine, une contemporaine très célèbre déjà et dont les œuvres ont été traduites en français. 2° La Duse est une grande actrice, qui ne joue qu'en italien. D'aucuns prétendent qu'elle a un plus grand talent encore que Sarah Bernhardt. 3° Gabriel d'Annunzio est un auteur italien dont les œuvres sont connues dans le monde des lettres. Vous savez qu'on l'a accusé d'avoir mis en roman les détails de sa liaison avec madame Duse. Un bien vilain homme, comme vous voyez. Marcel Prévost l'a flagellé de la bonne façon dans un article qui a paru dans le *Figaro*, il y a deux ans.

Mère anxieuse.—Je comprends l'embarras que vous donne un choix judicieux de lectures pour votre jeune fille. J'en suis d'autant plus émerveillée, qu'en général, on ne se préoccupe pas assez de ce souci. Il ne suffit pas pour former le cœur et guider l'imagination d'interdire les romans défendus, il faut de plus leur substituer des livres qui puissent créer une influence salutaire sur l'esprit Et pour cela, il faut étudier le tempérament de l'enfant. Bien peu se doutent de ce point essentiel. Les toniques se graduent selon l'état plus ou moins robuste des personnes qui doivent s'en servir, et ne conviennent pas à tout le monde, n'est-ce pas ? Eh bien, il en est de même des lectures. Ainsi, je vais bien vous étonner, en vous disant que je considère *Le Journal d'Eugénie de Guérin*, dangereux pour certaines jeunes têtes. C'est pourtant mon opinion. Cette littérature à beaux sentiments mais sans ressorts, sans énergie, d'une mélancolie que rien ne peut dissiper, a une fâcheuse influence sur de petites rêveuses que leur tempérament a déjà mal disposées aux batailles de la vie. Voilà votre tâche rendue encore plus lourde par cette considération. N'importe, ça devrait être un plaisir aussi bien qu'un devoir pour une mère d'étudier le caractère de ses enfants pour se rendre compte ensuite de ce qui convient à chacun d'eux.—Je ne saurais donc vous donner une liste des romans choisis ; il est essentiel que la mère lise d'abord le livre qu'elle confie à sa fille. Et puis, pourquoi faut-il que ce soit toujours des romans—les bons, j'entends—que l'on doive servir en guise de lectures amusantes à ses enfants ? Pourquoi ne leur donnerait-on pas de préférence des livres plus sérieux traitant de choses historiques, de voyages ou de découvertes, qu'en en prenant le goût avec l'habitude les jeunes filles viendraient à préférer à tout le reste ? D'ailleurs, pas de formation sans lectures sérieuses, ou "l'esprit reste toujours pâle," a dit Mme de Sévigné, dont les lettres, malgré leur ton badin, indiquent que leur écrivain s'était formé à la lecture des classiques.—Pour donner le goût du livre que vous avez choisi, commencez par en faire faire la lecture à haute voix, puis, la jeune fille, qui s'y est intéressée, finira bien le livre toute seule.

Lettres d'*Evariste*, *Paimpol*, *Louisette*, *Alphonsine*, *Rubens*. *Japonaise* qui m'écrit pour savoir si chrysanthème est du masculin ou du féminin est poliment renvoyée à son dictionnaire.

FRANÇOISE.

PAGE DES ENFANTS

Causerie

POUR faire suite à notre dernière causerie, je ferai défiler devant vous tous les nobles personnages, les souverains et souveraines même qui n'ont pas dédaigné s'établir en cordon bleu, non seulement pour le simple plaisir de la table, mais encore pour récréer leur esprit et le reposer des ennuis et des obligations du trône.

D'abord, pour ne pas remonter plus haut, le roi Louis XIII cuisinait à merveille, paraît-il, sans compter qu'il était à ses heures peintre et musicien de mérite.

Vous pressentez bien qu'à la cour de Louis XII on s'est occupé encore de faire bonne chère. Jusqu'aux dames du plus haut lignage qui mettaient elles-mêmes les mains à la pâte ! Mme de Maintenon, pour plaire à son royal époux, créa le mets si recherché alors, les *côtelettes en papillottes ;* qui sait si ce n'est pas à cette époque qu'on inventa aussi, pour y faire pendant, les pommes de terre en robe de chambre !

Dans le même temps, la princesse de Conti imagina le *carré de mouton*, ce fameux carré " gourmandé de persil," nous disent les chroniques du temps et resta à son auteur comme un de ses plus beaux titres de gloire.

Mme de Sévigné, dans sa retraite des Rochers, pétrit de ses doigts aristocratiques des gaufres, sorte de pâtisserie légère et croquante, dont elle se montre tout aussi fière que de ses Lettres, productions littéraires auxquelles on attache l'accusation d'avoir été écrites pour la postérité.

Et les beignets donc ! je suis sûre que vous ne voudrez jamais croire qu'ils furent inventés par le grand roi François Ier, lui qui, dans un ordre tout à fait différent, sut porter le titre de Père des Lettres.

La malheureuse Marie-Antoinette, cette reine si hautaine que nous connaissons tous, s'intéressait aux moindres détails de sa cuisine. Si elle ne fait pas elle-même, comme la duchesse de Bourgogne, le beurre de sa cuisine, elle en surveille du moins la préparation. Par contre, elle fabrique avec beaucoup de succès, dans son pavillon du Petit-Trianon, d'exquises brioches dont la recette est parvenue jusqu'à nous.

Louis XV qui avait une véritable passion pour l'horticulture, l'art de cultiver les jardins, ne se trouvait cependant à l'aise que devant les fourneaux ; il inventa la cuisson des œufs rissolant dans le beurre appelés alors *œufs à la fanatique*. Ce fut encore ce monarque qui introduisit en France l'usage du café que l'on connaissait peu avant lui.

Louis XVIII, dont la gourmandise est devenue proverbiale, était grand amateur de moules qu'il savait arranger de milles manières différentes, ce qui lui mérita un jour les éloges du célèbre cuisinier Carême, un nom peut-être un peu maigre pour un office aussi nourri.

Bien avant cette époque, nous voyons l'impératrice Joséphine s'occuper activement de tout ce qui concerne l'art culinaire. Elle avait rapporté des colonies la formule d'une certaine confiture de goyaves—espèce de poires fondantes—qu'elle préparait tout exprès pour le premier consul qui s'en montrait très friand.

L'histoire moderne ne manque pas, elle aussi, d'exemple tout aussi frappants. L'impératrice Elisabeth d'Autriche dont la cour était pourtant bien empreinte de tous les préjugés aristocratiques, se faisait gloire de son talent de pâtissière.

L'archiduchesse Valérie, sa fille, se vante d'avoir pénétré tous les secrets de la cuisine ancienne et moderne.

La reine Victoria exigeait que ses filles apprissent à fond une science aussi nécessaire, et la reine Alexandra est toute fière de son expertise à préparer le thé et les tartines des five o'clock royaux.

Après de tels exemples, il est impossible de mépriser le métier de cordon-bleu puisqu'il est prisé en si hauts lieux. Pour posséder une éducation parfaite, de nos jours surtout, une femme doit savoir un peu de tout. Aussi, mes chères nièces devront elles s'efforcer de mettre à profit les leçons que nous donnent tant d'illustres devanciers en mettant la main à la pâte aussi souvent qu'elles en auront l'occasion.

TANTE NINETTE.

A propos du Concours

Mes neveux et nièces me pardonneront bien, n'est-ce pas, de ne pas leur donner aujourd'hui le concours promis. Le numéro prochain extra paraissant la veille de Noël, presque en pleine vacance, ne nous donnerait pas assez de temps pour faire un travail sérieux. C'est pourquoi je vous laisserai pleine liberté de jouir de ses jours de repos, comptant toujours sur une recrudescence d'ardeur pour le numéro de janvier, époque où nous reprendrons nos travaux avec un zèle nouveau.

TANTE NINETTE.

LES JEUX D'ESPRIT

Anagramme

Je suis sucré, doux, onctueux,
Fils des fleurs de votre parterre ;
Brouillez mes pieds et sous vos yeux,
Je mords le fer, le bois, la pierre.

Question Historique

(Pour mes jeunes savants et savantes)

A quelle époque remontent les premiers jeux de cartes.

Histoire Sainte

(Pour les petits jusqu'à 12 ans)

Racontez en quelques mots l'histoire de Jonas.

Au moment ou madame termine sa toilette pour sortir, arrive une amie en visite imprévue ; on envoie bébé au salon.

—Ta maman est là ?

—Oui, madame.

—Elle ne m'attendait pas, hein ?

—Pour sûr... même qu'elle a dit que si elle avait su, on serait sorti plus tôt !

PAGE DES ENFANTS

Réponses à Jeux d'Esprit du No. 16

Charade

Mon premier Aie ! Aie ! comme il est [douloureux
Au second, certes, Cyrano fait grand [honneur,
Le suivant, fatigué, nous rend heureux
Mon tout, fille, mère de Romains de [valeur.

Rép.: Cornélie.

Ont donné de bonnes réponses : Petite rose printanière, Muguet des bois, Montréal ; Marie - Antoinette Gosselin, Chicoutimi ; Jeanne de Varennes, Waterloo ; Adélard V., Corinette, Trois - Rivières ; José-Maria, Albert L., Juliette, T. Josette, tous de Québec ; B. Fugère, Académie Ste-Marie, et Alice Séguin.

Histoire de France

(Pour mes jeunes savants et savantes)

A quelle époque est sous quel roi les rois de France commencèrent-ils à porter l'appellation de rois très chrétiens ?

Rép.: Titre qu'ont porté les rois de France depuis Childebert, vers le 6e siècle, et qui devint une expression de formule dans les bulles et brefs apostoliques adressés au roi de France à partir du pontificat de Paul II, au 14e siècle.

Ont répondu : Anémone, Oiseau rare, Québec ; Rosa L., Trois-Rivières.

Charades amusantes

Avec quel arc ne tire-t-on pas ?

—

Six moineaux étaient sur un arbre' un chasseur tira dessus et en tua deux ; combien en resta-t-il ?

Rép.: 1° L'arc en ciel.

2° Il n'en reste plus, car les autres se sont enfuis.

Ont bien répondu : B. Fugère et Alice Séguin, Académie Ste-Marie ; Jeanne de Varennes, Waterloo ; Muguet des bois, Montréal ; Petite rose printanière, Cheveux d'or, Marie-Antoinette Gosselin, Aline Allain, Chicoutimi.

La ruse punie

Le paysan russe, sous son allure épaisse, cache comme la plupart des paysans, du reste, un fond de ruse qui rend les marchés longs et difficiles, et grâce auquel il arrive souvent à tromper le citadin peu habitué à ses finasseries. Le colonel Burnaby, qui fit un voyage très intéressant à travers le pays des Kirghiz, raconte à ce sujet une histoire bien drôle, qui montre comment on peut prendre un Kirghiz, tout rusé qu'il soit, à ses propres ruses.

Le colonel était arrivé un soir à une station de poste, et il avait besoin de trois chevaux pour sa voiture jusqu'à la station suivante : dans les parties de l'Empire russe où le chemin de fer n'existe point, il y a, comme autrefois en France, une poste aux chevaux, où l'on peut se procurer des chevaux pour un prix fixe et toujours le même. Mais les maîtres de poste essayent de faire payer le plus cher possible aux voyageurs, en prétextant, aussi souvent qu'ils le peuvent, que tous leurs chevaux sont déjà employés, et qu'ils seront obligés de louer des chevaux à des voisins, le prix de location devant être alors beaucoup plus fort.

Le colonel, en arrivant, s'adresse donc au maître de poste et lui demande de lui procurer bien vite les bêtes dont il a besoin. Le Kirghiz, avec sa figure matoise, ses yeux bridés, sa longue houppelande lui tombant jusqu'aux talons, ses hautes bottes en cuir rouge et son énorme casquette de peau de mouton, commence par hésiter, par dire qu'il aura bien de la difficulté à se procurer les animaux, mais qu'enfin il espère pouvoir transporter notre voyageur à la station de poste suivante pour quatre roubles. Il faut dire que c'était déjà le double de ce que cela valait, puisque le tarif ordinaire est de deux roubles ; mais comme le colonel était pressé, il n'hésita point à accepter.

Il attendait depuis un instant son attelage, après avoir donné un rouble d'avance à l'homme, quand il voit arriver celui-ci qui se jette à terre en enlevant sa casquette, et d'un air désespéré lui rend son rouble.

"Petit père, je suis désolé, mais je ne peux pas, l'un des chevaux appartient à mon oncle, et il l'aime tant, absolument comme un frère, qu'il ne veut pas le fatiguer, et il ne consentira pas à le laisser aller à moins de cinq roubles. Je ne sais comment faire."

Pour éviter tout retard, le colonel Burnaby accepte encore le marché et promet les cinq roubles demandés. Mais le Kirghiez, voyant que la ruse avait si bien réussi, ne s'en tient pas là, et cinq minutes plus tard il revient encore, jouant une comédie de désespoir, à laquelle naturellement le voyageur ne croyait pas beaucoup, se prenant les cheveux et annonçant que le propriétaire d'une des bêtes était son frère, et que celui-ci ne voulait pas laisser partir l'animal pour moins de six roubles.

Cette fois, c'était trop fort, et le colonel trouvait qu'on avait suffisamment abusé de sa patience.

—Est-ce que vous avez une grand'-mère ? demanda-t-il au maître de poste.

A cette question bizarre posée à brûle-pourpoint, le Kirghiz fut abasourdi.

—Oui, dit-il, j'ai une grand'mère ; comment pouvez-vous avoir deviné cela.

—Eh bien ! voyez-vous, mon ami, si par hasard un des chevaux allait attraper un accident, ce qui est toujours possible en voyage, si l'animal de votre oncle ou celui de votre frère se cassait une jambe, je suis sûr que la pauvre dame en aurait le plus vif chagrin, et comme je veux absolument lui éviter ce chagrin, je remets mon départ à demain, vos chevaux habituels seront revenus et je les prendrai.

Le maître de poste commençait à comprendre qu'on se moquait de lui, et à trembler que le colonel ne mit à exécution sa menace ; le lendemain il aurait été forcé d'appliquer le tarif ordinaire et de ne prendre que deux roubles.

—Excellence, je ne vous demanderai que cinq roubles.

—Mais le cheval de votre frère ?

—Cela ne fait rien.

—Non, non, mon ami ; j'attendrai à demain ; je ne veux pas fatiguer le cheval de votre oncle, je prendrai les bêtes de la poste demain.

Cette fois, ce fut au tour du rusé Kirghiz d'en passer par où l'on voulait, et il s'empressa d'abaisser son prix jusqu'à quatre roubles, bien heureux encore que le voyageur ne lui imposât pas une diminution plus forte.

D. B.

Sommaire de la revue "Le Rosaire" No. de déc. 1903

Conseils utiles

Pour enlever les taches d'huile ou de graisse sur le papier.—Mouillez légèrement la partie tachée du papier, puis frottez-la doucement avec une poudre composée, en parties égales, d'alun et de fleur de soufre réduits en poudre très fine.

Eau de javelle. — On reconnaît que cette eau est bonne lorsque, versée dans le creux de la main, elle adoucit la peau, ou lorsque, appliquée sur l'écriture récente, à l'encre ordinaire, elle la fait disparaître sur le champ. L'eau de javelle est donc bonne dans le cas où l'on aurait à faire disparaître des taches d'encre sur le papier.

Accrocs aux vêtements. — On applique sur le revers de l'étoffe, entre la doublure et le drap, une lamelle de gutta-percha, puis on passe un fer chaud par dessus. Si l'on a eu soin de bien rapprocher les lèvres de la déchirure, la réparation ainsi faite est invisible et d'une solidité à toute épreuve.

Bas noirs. —Un peu de vinaigre dans l'eau qui sert à laver les bas noirs empêche leur vilain roussissement.

Graines de carottes. — Si vous manquez d'appétit, prenez de temps en temps, entre les repas, comme tisane ordinaire, une infusion de graines de carottes, deux pincées pour une chopine d'eau. Ces infusions ne sont pas seulement apéritives, mais digestives et sont un très bon reconstituant.

Tout ce qui vaut la peine d'être fait mérite et exige d'être bien fait.

Lord Chesterfield.

Recettes faciles.

Bœuf au gratin. — Coupez ce qui vous reste du bœuf de la soupe en tranches minces. Mettez-les dans un plat allant au four ; un bon morceau de beurre, un peu de vin blanc, saupoudrez de sel, poivre, fines herbes, échalottes, oignons hachés, selon le goût de chacune ; mettez au four une demi-heure et servez dans le plat.

Fondue de fromage. — Pesez le nombre d'œufs que vous voudrez employer. Prenez ensuite un morceau de bon fromage de gruyère pesant le tiers du poids des œufs et un morceau de beurre pesant le sixième.

Cassez et battez bien les œufs dans une casserole ; après quoi mettez-y le beurre et le fromage, râpé ou émincé. Posez la casserole sur un feu bien allumé et tournez jusqu'à ce que le mélange soit convenablement épaissi. Mettez-y un peu ou point de sel, suivant que le fromage sera plus ou moins vieux, et une forte proportion de poivre, qui est un des caractères de ce mets. Servez sur un plat chauffé.

Croquettes de poulet. — Prenez une grande cuillerée de beurre, deux grandes cuillerées de farine, une petite cuillerée d'oignon râpé, une petite cuillerée de sel, une tasse de lait, un œuf, de la muscade râpée, une grande cuillerée de persil haché et le quart d'une petite cuillerée de saindoux. Faites bouillir le lait ; mélangez en pâte de la farine et du beurre ; ajoutez au laid chaud ; remuez jusqu'à ce que le mélange devienne épais, puis ajoutez l'assaisonnement ainsi que deux tasses de poulet cuit émincé, avec l'œuf ; faites cuire pendant une minute, puis versez sur des plats beurrés.

Faites des petits poulets, en employant pour chacun, une grande cuillerée du mélange ; couvrez de chapelure ; trempez dans le jaune d'œuf ; recouvrez de chapelure et faites frire dans de la graisse. Employez des clous de girofle pour les yeux. Servez sur un napperon plié.

Dates au riz.—Faites cuire du riz, jusqu'à ce qu'il soit bien gonflé. Retirez les noyaux des grosses dates et remplacez-les par des amandes grillées ou par des pistaches. Roulez les dates dans du sucre granulé ; disposez en pyramide sur un plat et entourez-les avec le riz.

Un bon conseil

Voilà l'époque des cadeaux qui approche, époque où vous aurez à mettre souvent la main au porte-monnaie, où vous vous embrouillerez dans vos comptes, où vous donnerez un billet de dix dollars en guise d'un billet d'un dollar. Ne vaudrait-il pas mieux, chères lectrices, vous épargner tous ces ennuis et l'anxiété de perdre votre argent, en disposant tous ces petits et gros montants à la succursale de la Banque Provinciale, chez Carsley, et se sentir libre comme l'air, avec un poids immense enlevé de dessus vos épaules. Au lieu de partir de la maison avec une bourse pleine que vous fermez à grand'peine, portez seulement un carnet de chèques et vous verrez que le plaisir de faire des emplettes sera doublé et même triplé. Votre esprit ne sera pas comme un arc toujours bandé sur la crainte de perdre ou de faire voler votre argent. Votre humeur sera charmante et vous magasinerez le cœur léger, sans maux de tête et sans souci.

La géographie et la chronologie sont les deux yeux de l'histoire.

Diderot.

L'âge mûr diminue la vivacité des penchants et augmente la force des habitudes.

Mme Necker.

Dans leur orgueil, les hommes ne s'avisent jamais de se mesurer à leur cercueil, qui seul, néanmoins, les mesure au juste.

Bossuet.

JOSEPH NOLIN
Chirurgien-Dentiste



531a RUE SAINT-DENIS
MONTREAL

CORS-VERRUES-DURILLONS

"ANTIKOR-
-LAURENCE"

Remède sûr et efficace pour enlever promptement et sans douleur les
Cors, Verrues et Durillons
Energique, Inoffensif et Garanti.
EN VENTE PARTOUT
Envoyé par la poste sur réception du prix **25c. le flacon.**
A. J. LAURENCE,-Pharmacien, Montréal.

PLUS DE CORS AUX PIEDS !

UNE FEMME SAGE



devrait étudier tout ce qui a rapport aux maladies particulières à son sexe afin de pouvoir les prévenir et les guérir au besoin. On trouvera des informations très importantes dans mon livre que je serai heureuse d'envoyer **GRATUITEMENT** à toute femme qui m'enverra son nom et son adresse. C'est un

LIVRE REMPLI DE BON SENS

écrit par une femme qui a passé une partie de sa vie à étudier ces questions. Je suis positive que vous en serez satisfaite.

ECRIVEZ-MOI AUJOURD'HUI.

Mad. Julia C. RICHARD, Boite 996, Montréal

CORSETS
DERNIERS MODELES

Importés directement et vendus à des prix modérés. Choix varié. Réparation corsets faits avec soin. Fournitures, telles qu : baleines, aciers de côté, etc., à bon marché.

C. J. GRENIER & CIE, 1613 Ste-Catherine
2me porte de la rue St-Hubert



Montres et Bijoux

Notre assortiment de nouveautés pour le printemps est maintenant complet. Une visite à notre Exposition vous sera avantageuse. . . . .

N. BEAUDRY & FILS

Bijoutiers Opticiens
212 Rue St-Laurent, Montreal

Essayez le Polisseur **CANDO** pour argenterie
Demandez un échantillon.

TÉL. BELL, MAIN 2106.

CREME GERMANDREE

Pour la beauté et l'Hygiène du teint . . . .

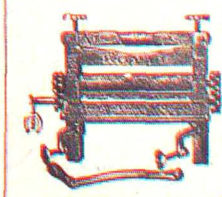
EN POUDRE ET EN FEUILLES

Secret de beauté d'un Parfum idéal, d'une adhérence absolue, salutaire et discrète . . . .

A VENDRE

Chez tous les PHARMACIENS

Articles de Ménage



Balayeuses de Tapis "Bissell" depuis **$2.50**
Moules Français pour gelées, gâteaux, etc., depuis **50 cts.**
Ustensiles de Cuisine en acier émaillé, la pièce, **25 cts.**
Tordeurs, Moulins à Laver, Seaux, Cuvettes, Eponges, etc.

L. J. A. Surveyer
6 RUE ST-LAURENT
A deux portes de la rue Craig. MONTREAL

Manuel du Journal des Demoiselles

9e édition, considérablement augmentée

Méthodes pour les principaux travaux de dames

Impressions sur étoffes.—Marques du linge.
Manière de relever et agrandir les patrons
Tapisserie.—Tricot.—Crochet.—Filet.—Dentelles.
Macremé.—Augmenté de la Dentelle au fuseau,
Des renseignements très détaillés sur la manière de peindre sur toile gobelin, sur satin, sur velours, sur drap ainsi que la Peinture au Vernis Martin, l'enluminure, la Photominiature, etc.

Orne de 500 figures et vignettes

Prix du volume : Broché, Paris **3 fr.** Département et Etranger, **3 fr. 75.**

Envoyer un mandat de poste à
M. R. Thiéry, 14, rue Drouot



PHOTORAPHE
COIN
STE-CATHERINE
—ET—
ST-HUBERT
MONTREAL

DERNIERES NOUVEAUTES EN PHOTOGRAPHIES



Spécialiste :

BEAUMIER
Médecin et Opticien
A l'Institut d'Optique



EXAMEN des Yeux GRATIS

1854 Ste-Catherine, Coin Cadieux **Montréal**

Est le meilleur de Montréal comme Fabricant et Ajusteur de Lunettes, Lorgnons, Yeux Artificiels, etc., Garantis pour bien voir, de loin et de près, et guérison d'Yeux.

AVIS.—**MEFIEZ-VOUS !** pas d'agents solliciteurs à domicile pour notre Maison établie et responsable.

Librairie Beauchemin
à responsabilité limitée.

256 RUE ST-PAUL, MONTREAL

L'OUBLIE, roman, par Laure Conan 1 vol. Illustré 0.75
Ouvrage couronné par l'Académie Française.

Librairie Beauchemin
(à responsabilité limitée)

256 Rue Saint-Paul

Ouvrages de Théodore Botrel.

CHANSONS DE CHEZ NOUS.—Charmant volume illustré de gravures et renfermant la musique des chansons 0 88
CHANSONS EN SABOTS.—Joli volume avec nombreux dessins et musique des chansons...... 0 88
CONTES DU LIT-CLOS.—Poèmes et poésies. 1 vol. illustré................................ 0 88
COUPS DE CLAIRON.—Chansons, poèmes héroïques. Cinquante poésies et chansons avec musique du chant, 1 volume avec gravures, 0 88